

4èmes Journées d'Octobre FORMAREC *Formation et Pratique Soignante*,
les 7 et 8 octobre 1993 à Bordeaux.

FREUD DANS UN PROJET PÉDAGOGIQUE

Gilles RIOU

La question que je pose ici est la suivante : qu'est-ce que FREUD a à faire dans un champ pédagogique, dans un système de transmission de connaissances ?

Je vais introduire mon propos en citant Serge ANDRE qui écrit ceci dans L'imposture perverse : « À l'encontre de ce que pensait FREUD, LACAN a montré que le savoir ne suscite, en réalité aucun désir. Nous pouvons, certes, désirer la puissance que peut donner le savoir, ou désirer violer des secrets, ou voir des choses cachées, mais nous ne désirons pas le savoir en tant que tel. »

Le savoir suscite l'amour et non le désir. Cela signifie que nous nous contentons d'être convaincus que le savoir existe, et que l'Autre l'a ; moyennant quoi nous ne voulons plus rien savoir du tout : nous ne voulons plus, en règle générale, qu'être aimé par ce savoir et par l'Autre qui est censé le détenir. À la différence du désir, il ne s'analyse ni ne s'interprète. L'amour, dit LACAN : « c'est l'insuccès de l'inconscient, c'est la mise en échec du désir ». Voilà ce qu'écrit Serge ANDRE, psychanalyste. C'est une question intéressante parce que dans un champ pédagogique il est question du savoir, et l'on pourrait conclure d'emblée « donc il n'y est pas question du désir, mais d'amour – amour qui est une impasse. ».

La conclusion immédiate serait de dire : FREUD doit sortir du champ pédagogique et s'en aller sans laisser d'adresse – ou en ne la laissant qu'aux analystes !

J'en arrive à l'objet de mon propos qui fait référence à un travail pédagogique qui s'est déroulé à l'Université pour des étudiants en licence es Sciences de l'Éducation.

Le groupe de travail était constitué d'une quinzaine de personnes et s'est déroulé tout au long de l'année universitaire à raison de deux heures par semaine.

J'avais choisi pour ce travail de lire avec les étudiants un texte de FREUD, texte que tout le monde avait sous les yeux, le texte ayant en quelque sorte une matérialité. Il s'agissait d'un extrait de « Pour introduire le narcissisme » - extrait dans lequel FREUD élabore les deux façons de placer la libido, ainsi que la nécessité de concevoir l'existence d'un « niveau dans le moi » qu'il va appeler l'Idéal du Moi.

Une réflexion sur deux types d'investissement d'une part, et d'autre part, la différenciation de la sublimation et de l'idéalisation me semblait intéressante à aborder pour des personnes réfléchissant sur des problèmes pédagogiques. Le texte était donc pris dans un projet pédagogique. Il avait des raisons d'être pour des gens qui s'intéressent à la pédagogie, à la transmission du savoir et notamment à la relation pédagogique maître-élève. En outre, il faut savoir que dans le cadre de la licence, les étudiants ont à fournir un travail oral qui peut être présenté dans ce groupe. Ce qui me paraît important à souligner : c'est que cette lecture est inscrite dans un programme, il y a donc une pression institutionnelle, et que le lieu de cette lecture est aussi inscrit dans une institution. Tout se passe en quelque sorte dans un cadre.

Venons-en au centre du propos : lire FREUD. Nous avons lu FREUD. Il y a là une question particulière liée au fait que les participants à cette lecture n'ont pour la plupart aucune « culture psychanalytique » et peut-être même aucune sympathie pour cette connaissance (même souvent).

Cette lecture n'est pas une lecture consistant à étudier des concepts et leur articulation dans leur texte original d'apparition, par exemple, là, le concept de « narcissisme » ; lecture qui, au fond, serait celle de toute lecture de texte scientifique, dictée par le désir de maîtrise de la réalité (un concept c'est pas fait pour les chiens, c'est fait pour saisir quelque chose de la réalité) et dans le même temps par le désir de cohérence sans faille d'un corpus théorique (il ne peut pas y avoir contradiction... tout doit être bouché, en quelque sorte...). Cette lecture consiste plutôt à utiliser, presque à l'excès, les prodigieuses possibilités d'associations de pensées qu'offrent certains textes freudiens ; comme si, dans certaines œuvres, la magie de l'écrivain (ou de l'écriture) arrivait à tromper la vigilance de nos résistances. Certains textes permettent, comme ça, de se laisser aller à laisser venir des pensées, et peut-être est-ce là un effet d'un travail d'écriture de FREUD, d'un travail de littérateur - rappelons que FREUD a obtenu le prix GOETHE.

Ce travail est rendu possible par la création d'un espace, d'une aire (au sens de WINNICOTT) où chacun puisse « créer » le texte, comme WINNICOTT créant sa célèbre pendule (il cherche

l'heure, se retourne et tombe sur une pendule et cette pendule n'est plus une pendule c'est « sa » pendule), « créer » le texte pour dériver, être enfin entre la réalité, la matérialité rigide du texte-là, et la lecture personnelle « comme on sent » qui s'affranchirait de son support. Il s'agit de n'être ni dans la matérialité rigide ni dans ce « comme on sent » diffus ; être entre intérieur et extérieur, pour ainsi dire.

Cette position de lecture en somme, qui bien sûr ne peut être que celle de l'enseignant à l'origine (elle ne tombe pas du ciel, ni de Dieu, tout au plus du fils !), permet « d'approcher », approcher seulement, la singularité du texte freudien, d'en faire sentir l'ouverture sur un « ailleurs » - puisque c'est un ailleurs, c'est obscur - bref de mobiliser « l'ailleurs singulier » de chaque lecteur en s'appuyant sur la matérialité du texte, dans un rapport d'étagage avec la chose écrite. Faire saisir en quoi un texte s'ouvre sur ailleurs, c'est-à-dire sur l'immaîtrisable dans un rapport d'étagage. L'étagage c'est passer du besoin au désir, c'est passer de « sucer le bon lait » à sucer pour jouir, du réel au symbolique, du faire à la métaphore, de l'indicible au discours.

Un jour, nous nous étions arrêtés dans la lecture à une remarque de FREUD sur la passion amoureuse, remarque qui suivait la distinction faite entre investissement par étagage, sur le modèle de la mère, et investissement narcissique sur le modèle du corps propre. FREUD dit dans ce texte que nous avons tous deux objets originaires d'amour : la mère (celle qui donne les soins) et soi (le corps propre). Il n'y en a pas trois ; il n'y a pas de père là !

La passion, qui consiste en un appauvrissement du moi en libido au profit de l'objet (le ver de terre amoureux de l'étoile) et ressemble fort à une compulsion névrotique, est un destin de l'investissement par étagage. « La comparaison de l'homme et de la femme montre alors qu'il existe dans le rapport au type du choix d'objet, (dans la façon d'aimer) des différences fondamentales. Le plein amour d'objet selon le type par étagage est particulièrement caractéristique de l'homme : il présente la surestimation sexuelle frappante (ah, qu'elle est belle, qu'elle est grande, qu'elle est intelligente !) qui a bien son origine dans le narcissisme originaire de l'enfant et répond donc à un transfert du narcissisme sur l'objet sexuel »*. Bref, la passion c'est du masculin. C'est une affaire d'homme. Les femmes, elles, ne connaissent pas ça. Quand elles croient éprouver de la passion, la théorie dit : ce n'est pas de la passion !

On lit un texte ... On ne peut pas balancer FREUD par-dessus les orties comme ça ... Nous lisions en dérive ...

Deux étudiantes de ce groupe se sont présentées pour « négocier », comme on dit dans le jargon des Sciences de l'Éducation, un exposé oral sur la passion – passion réputée inconnue des femmes. Elles ont produit un travail qui continuait la réflexion entreprise par l'ensemble du groupe (je passe sur ce que ça suppose de constitution même du groupe). Ces deux personnes ne se connaissaient pas et se sont trouvées réunies là par un travail commun.

« L'effet de travail » s'est produit à notre avis parce que quelque chose du texte s'était mis à vivre pour elles et pour tous, ou, pour le dire autrement, parce que le travail de lecture avait convoqué, discrètement, presque sournoisement, quelque chose de la vie réelle de ces personnes, la vie *d'ailleurs*, non pas en faisant naître une émotion inutilisable, mais en permettant un travail : comme si le travail sur le texte avait indiqué une voie possible d'élaboration d'une expérience restée jusque là vibrante, mais indicible, une expérience qu'ont faite ces deux jeunes femmes.

Peut-être s'est-il exprimé là, ne soyons pas trop modeste, quelque chose comme un désir de vérité, déjà là, mais qui a pu affleurer et devenir en quelque sorte « efficace » dans un espace pédagogique où circulait un texte, dont l'effet n'a pas été de donner des réponses à des questions supposées chez le lecteur, mais d'ouvrir sur des questions rencontrées par des êtres vivants, en quelque sorte, questions mobilisant de grandes quantités d'énergies, des questions vibrantes.

Lire de cette façon, en dérive, aboutit à écouter l'autre en formation, quand ses possibilités de travail intellectuel (entre réel et fantasme) se mettent en action, dans « l'aire ». C'est à ce point précis que tout se joue et que la rigueur pédagogique pour ainsi dire est convoquée : ni accepter benoîtement, naïvement, une sorte de réel plat à l'image du témoignage cher à la télé, ni écouter avec un plaisir ambigu le dévoilement d'un fantasme dans une situation qui n'est pas faite pour ça. Mais être au point d'apparition d'un travail intellectuel dans le processus secondaire, de transformation, travail éphémère et toujours à reprendre (car déjouer la résistance est éphémère et toujours à reprendre), et qui nous fait échapper au non sens du monde réel d'un côté, à la folie du fantasme de l'autre. Il nous paraît que c'est à cet instant du chemin que se pose la question de la formation de l'enseignant et de son rapport (réel ou imaginaire) à la psychanalyse.

Ainsi, pour ce travail, de transformation, le réel n'est plus cet impossible, l'impossible à dire, le fantasme n'est plus ce singulier incompréhensible et dérangeant, on entre peut-être là dans le théorique, dans ce qu'on pourrait appeler, par analogie, l'aire de la théorie.

Pour revenir sur l'exemple de ces deux jeunes femmes quand le verdict est tombé : la passion c'est l'affaire des hommes, le choix était terrible. Soit elles n'éprouvèrent pas de passion et toute leur vie s'effondrait – c'était d'autant plus cruel que cette passion avait débouché sur des catastrophes pour elles, ou des catastrophes supposées – ou bien alors elles laissaient tomber FREUD...

La situation s'est trouvée telle que ce choix était rendu impossible. Il fallait travailler à comprendre pourquoi une femme réelle peut éprouver une passion (et un homme réel ne pas en éprouver) et c'est ce travail qu'elles ont fait en échappant au rejet de la loi, symbolisé par « FREUD est un imbécile », et en échappant également à la folie de « ma vie n'a pas de sens ». Elles ont su trouver le chemin d'un travail rendu possible par la lecture même du texte freudien. C'est une tentative de réponse à la question : qu'est-ce que FREUD a à faire dans les écoles en tout genre ?

* *FREUD. Pour introduire le narcissisme.*

Gilles RIOU, Enseignant